

De l'insulte au juron : comment réagir ?

PAR JACQUES TRÉMINTIN

Aussi anciennes que l'humanité, l'insulte et l'injure ont toujours été stigmatisées, critiquées et censurées. Dans la bande dessinée *Pim Pam Poum*, la tante Pim n'hésite pas à laver à la brosse à chiendent et au savon la bouche de Pam et de Poum, quand les deux garnements prononcent des gros mots. Tous conviennent que ces expressions ordurières sont inconvenantes, mais beaucoup d'entre nous en laissent échapper sous le coup de la colère ou de l'émotion. Faut-il lancer la chasse aux agressions verbales dans les structures d'animation, ou tenter de mieux en comprendre la genèse, le sens et la fonction, pour réussir à en identifier les différents usages ? Faut-il s'en accommoder ou



Familères à tout un chacun, les expressions insultantes seraient innombrables. Les nommer reviendrait à légitimer leur dimension ordurière, indécente et dégradante. Osons nous attaquer à ce tabou, en nous émancipant de tout jugement moralisateur.

Petit état des lieux

Prolongement des gros mots proscrits dans l'enfance et réprouvés à l'âge adulte, l'insulte et le juron n'en restent pas moins d'utilisation courante. De quoi parle-t-on exactement ? Définir pour mieux comprendre : c'est la première étape de notre réflexion. Que les plus chastes et les plus prudes de nos lecteurs passent cet article s'ils craignent de se sentir offensés par l'étalage de grossièretés. Gageons que, malgré tout, leur curiosité l'emportera.

DE L'OUTRAGE...

L'insulte – tout comme l'injure (voir la différence qu'en fait Béatrice Fracchiolla page 30) – exprime un mépris, une blessure et un irrespect destiné à atteindre l'autre, en le diminuant, en le rabaisant, en l'humiliant. L'insulte et l'injure sont le produit d'un mécontentement, d'une frustration, d'une colère ressentis au plus profond de soi et

qui, ne pouvant être maîtrisés, submergent son auteur qui laisse alors exploser ses ressentiments et son agressivité. Elles utilisent plusieurs registres destinés à déshumaniser autrui. Les références fleuries sont multiples, mais ont en commun d'utiliser des comparaisons dégradantes. Elles s'inspirent de la sexualité (putain, con, couillon, pédé, branleur, trou du cul, garage à bite...) ou de stigmatisation de la féminité (garce, grognasse, boudin, fils de pute, chienne, connasse...); de la scatologie (sac à merde, fumier, pourriture, raclure de bidet, face de pet, étron, ordure, crotté...) ou de l'animalité (porc, triple buse, peau de vache, doryphore, tête de mule, mollusque, truie, limace, punaise...); de l'attitude jugée immorale (lâche, incapable, glandeur, minable, sauvage, pignouf, mauviette, lopette...) ou de l'origine soit ethnique, soit géographique ou religieuse (youpin, rosbif, chintok, péquenaud, fritz, moricaud, niakoué,

bougroule, négro...). La catégorie du handicap psychique constitue une source particulièrement prisée. La médecine a désigné la déficience intellectuelle ou la maladie mentale par un certain nombre de mots qui n'ont pas tardé à être réinvestis dans le vocabulaire de l'insulte : imbécillité, débilité, crétinisme, mongolisme, trisomie.

... AU JURON

Il faut distinguer l'insulte du juron. Si la première cherche à offenser autrui, le second n'a comme seule fonction que de libérer une tension et/ou d'évacuer une contrariété ; d'exprimer un mouvement d'humeur et/ou de libérer une émotion forte qui peut être la colère, la surprise ou la joie ; de donner une intensité particulière à un discours et/ou pour attirer l'attention sur un propos donné. « Merde ! », « putain ! », « fait chier ! » seraient le trio de tête des expressions préférées des Français. Plus bénins sont les « flûte ! », « zut ! », « mince ! » et « fichtre ! ». Ces écarts de langage ne sont pas légitimés par les normes de politesse qui les réprouvent et les combattent. Mais ces grossièretés sont largement partagés : 80 % des hommes et 58 % des femmes admettent être régulièrement grossiers au travail. Bien sûr, elles ne peuvent être officiellement ni validées, ni valorisées. Mais, reconnaissons-le, que cela fait du bien de se lâcher ainsi !

POÉSIE OU VULGARITÉ ?

D'autant que les expressions évoluant dans le temps et l'espace, celles en vigueur dans le passé recouvrent aujourd'hui un charme et une poésie qui appartenaient autrefois au registre de la pire des vulgarités. Georges Brassens en fait une liste non exhaustive dans une de ses chansons, *La ronde des jurons* : « morbleu ! », « cornegidouille ! », « sapristi ! », « jarnicoton ! », « scrogneugneu ! », « saperlipopette ! »,

Merde !

À la veille d'un examen ou d'un entretien d'embauche, il est de coutume de dire « merde » au candidat. Drôle de coutume assimilant la réussite à un étron ! L'origine de ce rite nous vient du théâtre, à une époque où les spectateurs de la noblesse et de la bourgeoisie, friands de ce spectacle, s'y déplaçaient en calèche. Les chevaux qui attendent leur passager se soulageant, plus il y avait de crottin, plus la pièce triomphait. Souhaiter de la merde revenait donc à espérer le succès. CQFD !

« ventre-saint-gris ! », « peste ! », « diantre ! », « fichtre ! » et « foutre ! », « crénom de nom ! » Réservé à l'espace intime, le juron peut aussi être utilisé pour renforcer l'expression, sans qu'il y ait là une signification réelle, comme l'interjection « con » qui parfois scande les phrases dans la région toulousaine. Bien que blâmés et censurés, les insultes et jurons résistent aux règles de bienséance. ▶



Contrairement au traditionnel jugement réducteur qui la stigmatise, l'insulte est riche d'un contenu polysémique. Qu'elle entraîne une confrontation violente ou prenne la forme d'un habile jeu de mots, elle doit être décodée à partir de son contexte.



Au-delà de la vulgarité

Avant la bataille, les guerriers assyriens et babyloniens, tout comme les fils d'Israël ou les héros de l'Iliade, multipliaient les injures à l'intention de leurs ennemis pour se donner du courage et les défier : « *cousins de crapaud !* », « *fil de bœuf !* », « *moules à tarte !* », « *poètes aux pieds sales !* », « *verrues !* », « *lâches !* »

Trois mille ans plus tard, les bandes de jeunes qui se font face, procèdent au même rite avant l'affrontement : « *bande de nazes !* », « *bâtards !* », « *ni que ta mère !* », « *enculé de ta race !* », « *crevures !* » Aussi loin que la mémoire humaine remonte, l'invective et l'insulte semblent avoir accompagné les relations conflictuelles entre humains.

« **Dire une insulte, ce n'est pas forcément insulter. Et insulter, ce n'est pas forcément dire une insulte.** »

Mais cette joute verbale utilisant les insultes peut aussi prendre une forme ludique. Dès le Moyen Âge, on trouve dans le sud de la France des affrontements oratoires entre joueurs s'invectivant en vers, utilisant l'affront pour marquer des points sur son adversaire. Les « *freestyle battles* » issues de la culture hip-hop contemporaine en sont les dignes héritières. Ce tournoi oppose deux rappers s'invectivant à grand renfort de rimes improvisées. Il est totalement maîtrisé par des compétiteurs qui respectent les règles, un arbitre garant de la régularité de l'affrontement et un public juge de la qualité des insultes et des moqueries utilisées.

Le film *8 Mile*, mettant en scène la biographie du rappeur américain Eminem, décrit très bien cette confrontation entre

bandes rivales qui préfèrent utiliser le défi verbal comme arme principale, en lieu et place d'une bataille armée. Dans les affrontements guerriers, l'insulte encourage l'agressivité, excite la fureur et décuple le déchaînement des coups. Les « battles », quant à elles, substituent la violence des mots à l'agression physique. Et pourtant, ce sont les mêmes invectives qui sont utilisées.

© Laurence Fragnol



UNE FRONTIÈRE TÊNUE

Comment expliquer qu'une même expression puisse être ressentie parfois comme un affront justifiant une réplique et, en d'autres circonstances, comme une habileté entraînant prestige et admiration ? Parmi les réponses possibles à cette question, l'une d'elles est essentielle : pour être objectivement insulté, il faut le ressentir subjectivement. La contextualisation est donc fondamentale.

« Dire une insulte, ce n'est pas forcément insulter. Et insulter, ce n'est pas forcément dire une insulte », affirme Dominique Lagorgette, chercheuse en linguistique à Chambéry⁽¹⁾. Affirmer à un adolescent d'un air condescendant « tu es trop jeune pour comprendre » peut être très mal pris (car cela sous-entend son manque d'expérience de la vie et invalide sa prise de position). Une phrase banale a le même effet qu'une insulte.

À l'inverse, un jeune homosexuel faisant son « coming-out » et proclamant ouvertement « Je suis fier d'être pédé ! » retourne le stigmate et utilise l'insulte comme revendication identitaire, inversant donc sa nature.

Il en va de même pour ce jeu de vanes auquel beaucoup d'adolescents excellent, cherchant le bon mot qui emporte l'adhésion, la belle répartie qui met les rieurs de son côté, la réplique qui claque dans un échange où le plus important c'est de gagner le duel. En marge de l'injure, cette pratique

quasiment rhétorique fonctionne sur fond de connivence mutuelle, le groupe de pairs se renforçant autour d'un code commun entre initiés. L'adulte en est souvent victime, lui qui ne partage pas les mêmes références. Et, c'est sans doute là que l'on peut situer une autre interprétation possible dans l'usage de l'insulte : la remise en cause des conventions. Par la magie du verbe, l'antipolitesse peut alors être considérée comme le refus de se soumettre à la domination d'un système, l'inversion d'un rapport de pouvoir et la contestation de ses schèmes⁽²⁾ de communication accusés d'être des vecteurs de subordination. ▀

Dans les « freestyle battles », l'invective est maîtrisée et contrôlée.

(1) Citée dans l'article de Marie Cousin, « L'insulte décodée », *L'Express*, 27 mars 2003.

(2) Représentations abstraites.

Mille millions de mille sabords !

La chasse aux gros mots est ouverte dans les familles et les écoles. Une pièce dans la tirelire quand on en prononce, ici. Punition quand un autre s'échappe, là. Seul le Capitaine Haddock a le droit d'en employer ! Il en a inventé 220, dont : « Amiral de bateau-lavoir ! », « Espèce de chouette mal empaillée ! », « Macchabée d'eau de vaisselle ! », « Bougre d'extrait de cornichon ! », « Loup-garou à la graisse de renoncule ! », « Coloquinte à la graisse de hérisson ! »...

Comme pour toute relation humaine, la bonne attitude face à l'affront n'existe pas. Celle qui fonctionnera à un moment, échouera à un autre. L'animateur peut juste être attentif à trois précautions, pour essayer de se positionner le moins mal possible.



Que répondre face à l'insulte ?

La première réserve consiste à ne pas se tromper d'évaluation⁽¹⁾. Si l'on s'en tient à une vision superficielle, on retrouve dans les jeunes générations une tendance certaine à s'insulter et se manquer apparemment réciproquement de respect. Leur langage, pour qui laisse traîner une oreille du côté de leur regroupement spontané dans les cours de collège ou de lycée, peut parfois être ressenti comme vulgaire et grossier, agressif et violent. Si l'on fait l'effort d'essayer d'entrer dans leur mode de fonctionnement, au lieu de commencer par le juger, on s'aperçoit que le langage employé relève d'insultes rituelles, de vannes échangées sur le ton de l'humour ou de joutes verbales. Si traiter

de « *sale connard* » ou « *grosse merde* » continue à être un affront quand c'est un étranger qui profère une telle insulte, à l'intérieur du groupe de référence, ces mêmes termes perdent leur caractère péjoratifs et seront catégorisés comme affectueux ou amicaux.

CHACUN À SA PLACE

Ce n'est donc pas la valeur faciale explicite qui compte, mais le message implicite qui l'accompagne. Il faut accepter le décalage générationnel et savoir s'adapter à ce qu'est le public qu'on accompagne et non à ce qu'on voudrait qu'il soit. Deuxième précaution à prendre : ne pas se laisser happer par la tentation d'un quelconque mimétisme. Pour un ado, il

(1) « Quand le langage joue des tours aux médiateurs de rue », Isabelle Léglise, *Diversité* n° 137, juin 2004.

n'y a rien de plus décalé que de constater combien son animateur cherche à lui ressembler, en l'imitant. La proximité, la complicité, voire la connivence que l'on veut légitimement tisser avec son public ne doivent pas être confondues avec la mimétisme⁽²⁾ et l'identification. Chacun doit rester à sa place, tout en respectant celle de l'autre. L'animateur se ridiculise, quand il essaie de parler « d'jeun ». S'il est témoin de vanes ou d'insultes entre ados, il doit se garder de les copier. Il doit se tenir en position de référence adulte. Un jeune est toujours ambivalent, mélange à la fois d'enfant et d'adulte. Il cherche sa voie et compte sur l'animateur pour l'aider à quitter l'enfance si proche et à grandir. Si celui-ci se met à parler comme lui, il pourrait bien se sentir trahi par celui qui était censé l'aider à sortir de l'entre soi de ses pratiques langagières et qui l'y enferme ! Cela ne signifie pas que l'animateur ne pourra pas ponctuellement se mettre à vaner à son tour. Mais cela doit rester occasionnel. Il doit reprendre très vite la posture sécurisante et structurante qui est attendue de lui. Enfin, troisième vigilance, bien identifier qui est désigné à travers l'insulte. Ce n'est pas l'animateur ad hominem qui est visé, mais



© L.F.

Ce que dit la loi

L'injure : toute expression outrageante, mépris ou invective est punie de 12 000 à 22 500 € (+ 6 mois de prison), selon que la victime est un particulier/corps constitué/titulaire de l'autorité publique ou issu d'une minorité.

La diffamation : toute allégation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération est punie de 12 000 à 22 500 € (+ 1 an de prison), selon que la victime est un particulier ou un corps constitué/titulaire de l'autorité publique/issu d'une minorité.

(2) *En philosophie, identité du caractère durant la vie d'un individu.*

ce qu'il représente et symbolise : la règle, le principe de réalité, la société adulte. Un conflit, une trop grande frustration, un refus opposé à l'adolescent... et le voilà qui plonge dans la fureur, éructant et proférant de violentes insultes. L'insulté est confronté à un dilemme.

DIFFÉRER

S'il renvoie injure pour injure, il donne raison à l'insulteur, puisqu'il adopte la même attitude que lui. Mais, s'il ne réagit pas, son absence de réponse peut être assimilée à un aveu de faiblesse.

Plutôt que d'ignorer l'affront, il est alors possible de différer sa réaction, signifier que l'on n'accepte pas ce qui vient de se passer, tout en expliquant que la tension est trop grande pour régler le problème et que le choix est fait de l'aborder plus tard, quand chacun sera plus calme.

Cela permet de ne pas perdre la face, tout en n'ennuyant pas le conflit qui ne peut que connaître l'escalade, si l'on cherche à le résoudre dans l'immédiat. À condition toutefois de reprendre effectivement ce qui vient de se passer et de ne pas y déroger au prétexte de ne pas vouloir rouvrir le conflit. Certains d'entre nous au sang un peu trop chaud devront apprendre à se contrôler. ▶



Béatrice Fracchiolla

Enseignante chercheuse en sciences du langage.

Béatrice Fracchiolla est linguiste à l'Université de Lorraine, et membre du laboratoire EA 3476 du Centre de recherches sur les médiations (Crem). Elle est forcément attentive à ce que veulent dire exactement les mots. Mais son analyse n'est pas que sémantique. Son regard porte aussi sur les mutations contemporaines de la communication et les effets pervers induits quant aux modalités nouvelles sous lesquelles se manifestent les insultes ou les injures que l'on regroupe sous le vocable d'« *agression verbale* ».

« Les mots sont des actes qui peuvent faire aussi mal que des coups. »

Le Journal de l'Animation : Outrage, injure, insulte, invective... il existe de nombreux mots pour désigner l'agression verbale. Tous ces termes sont-ils synonymes ou ont-ils un sens différent ?

Béatrice Fracchiolla : Tous les mots ont un sens qui leur est propre, appartenant à un champ sémantique spécifique, sinon ils n'auraient pas de raison d'exister séparément les uns des autres. Ils peuvent être utilisés parfois comme synonymes, mais cela n'est pas systématique.

Si l'on prend par exemple le terme d'« *outrage* », il s'attache au domaine particulier du droit. On va parler d'outrage à agent ou à magistrat en tant que personne dépositaire de l'autorité publique ou chargée d'une mission de service public. Cet acte est passible de sanctions pénales. Ce mot peut bien

sûr être aussi utilisé en dehors de cette configuration particulière, son sens n'étant pas limité exclusivement au registre légal.

Pour ce qui est de l'insulte et de l'injure – qui sont le plus souvent employées alternativement l'une pour l'autre –, on peut établir une distinction précise. L'insulte relève du gros mot, alors que l'injure correspond plus à un acte. Quand lors de la Coupe du monde 2006, Marco Materazzi s'attaque sur le terrain, verbalement, à la sœur de Zinédine Zidane, en l'injuriant, c'est-à-dire ici en portant atteinte à son honneur, le coup de tête qu'il reçoit en retour constitue une réponse à l'injure. Car, si l'insulte se produit dans l'instant et peut s'effacer plus ou moins rapidement – c'est celle, par exemple, que l'on trouve dans les dictionnaires de gros mots –, l'injure exige réparation, car elle atteint

l'honneur et entraînait autrefois des duels qui pouvaient se terminer par la mort.

JDA : Présente tout au long de l'histoire humaine, l'agression verbale est-elle plus intense aujourd'hui qu'autrefois ?

Béatrice Fracchiolla : Je ne saurais vous répondre, car il manque des éléments de comparaison. Les études que nous menons aujourd'hui n'ont pas d'équivalent dans le passé. Ce qui change peut-être entre autrefois et aujourd'hui, ce n'est pas tant la quantité d'agression que sa banalisation. L'agression est une réaction propre à tous les mammifères qui marquent, en en faisant état, une frontière physique ou symbolique informant l'autre qu'il se montre trop envahissant. C'est une alerte qui prévient un risque de violence si l'autre ne réagit pas. En tant que telle, cette réaction n'est pas forcément négative dès lors où elle constitue une information adressée à l'autre. Ce qui change actuellement c'est peut-être un brouillage du média de communication. On n'est plus dans le face-à-face qui nécessite une régulation, mais dans un échange via Internet qui libère une violence verbale non contrôlée. Que ce soit par mail, par les réseaux sociaux ou les forums de discussion, se multiplient les tentatives de disqualification de la personne destinées à invalider ses arguments. En insultant son interlocuteur, de préférence sous pseudonyme, on pervertit ce que l'agression traditionnelle pouvait avoir de socialisant.

JDA : L'agression verbale favorise-t-elle l'agression physique ou constitue-t-elle une alternative à son déchaînement ?

Béatrice Fracchiolla : En tant que scientifique, il ne m'est pas possible de vous répondre avec certitude, car nous manquons d'études comparatives. Intuitivement, je serais tentée de vous répondre

que l'insulte favorise la décharge d'une tension qui se traduirait autrement par un passage à l'acte violent. Pour autant, en tant que linguiste, je peux vous affirmer que les mots sont des actes et que certains peuvent faire aussi mal que des coups. On ne peut donc pas généraliser ni dans un sens ni dans l'autre.

JDA : L'éducation doit-elle proscrire l'agression verbale ou apprendre à insulter correctement ?

Béatrice Fracchiolla : Notre société a su libérer la parole, mais pas éduquer aux conséquences de cette libération. Quand un ado se suicide après avoir été harcelé sur Internet, l'auteur explique n'avoir jamais voulu en arriver là et ne s'être pas rendu compte des effets de son acte. Faire prendre conscience des effets potentiels que peut avoir ce que l'on fait ou ce que l'on dit, voilà ce à quoi on devrait s'atteler face aux nouvelles générations. ▸

**Propos recueillis
par Jacques Trémintin**





Laurence Rosier

Professeure de linguistique et d'analyse du discours à l'Université libre de Bruxelles, spécialiste de l'insulte.

Comment combattre les stéréotypes que véhiculent les insultes, notamment à l'égard des femmes ? En montant son exposition « *Salope... et autres noms d'oiselles* », Laurence Rosier a relevé le défi d'utiliser les pires expressions pour mieux les combattre. Sa conviction est faite : l'insulte pleine d'esprit et bien troussée constitue l'exception, la pauvreté de la créativité lexicale restant la règle.

« Je peux difficilement voir en l'insulte autre chose qu'un impact négatif pour la vie sociale. »

Le Journal de l'Animation : Alors que les insultes sexistes sont à combattre, pour quelle raison avez-vous organisé cette exposition ?

Laurence Rosier : Il est vrai qu'il n'est pas fréquent de vouloir attirer des gens à partir d'un mot aussi ordurier. Si le titre de cette exposition est volontiers provocateur, c'est d'abord pour faire jouer la curiosité. Le contenu est plus pédagogique, cherchant à sensibiliser sur la banalisation des insultes. Elle est structurée autour de l'histoire de six femmes (de Marie-Antoinette à Nabila) qui ont été victimes d'un torrent d'insultes. Elle a voyagé de Belgique à Paris et sera présentée bientôt à Lausanne et à Budapest. Partout, elle a été bien accueillie. Cela commence par interloquer, puis cela fait réfléchir. Il y a eu beaucoup d'écoles et de collègues

qui se sont déplacés par classe entière. C'est important, à cet âge, d'aborder la violence verbale et de sensibiliser sur le poids des mots.

JDA : L'usage courant d'expressions stigmatisant la sexualité féminine, que dit-il sur notre société ?

Laurence Rosier : Du côté des femmes, les insultes se centrent sur le trop-plein de sexualité : « pute », « salope », « nymphomane », « traînée ». Pour ce qui est des hommes, c'est le contraire, on les stigmatise du côté d'une certaine impuissance : « pédé », « p'tite bite », « enculé », « lopette ». On est là dans un archétype classique. La femme doit se montrer soumise et passive, pouvant au mieux inspirer comme une muse, mais que l'on traite d'allumeuse si elle prend l'initiative. L'homme, quant à lui, doit faire



la démonstration de sa virilité. Il doit se montrer actif et dominateur, au risque d'être rabaissé au rang de « *gonzesse* » ou de « *pédale* ».

JDA : La façon d'insulter aujourd'hui a-t-elle beaucoup changé par rapport à la façon d'insulter d'autrefois ?

Laurence Rosier : À l'époque médiévale, on n'insultait que les hommes, la femme étant réduite à la fonction de mère, ce qui la rendait non-insultable. Le terme de « *con* » était même un compliment ! Ce qui a changé, c'est qu'on s'écrit ce qu'autrefois on se disait de vive voix. Et le support principal de cette expression est le Net, qui, non seulement sert d'amplificateur, mais est devenu une véritable poubelle. Jamais il n'y a eu autant de haine, de racisme et de discrimination à s'exprimer.

JDA : Quelle fonction joue l'insulte dans la communication humaine ?

Laurence Rosier : L'insulte est devenue le baromètre de ce que l'on peut dire ou pas. On entend souvent celle ou celui qui est surpris en pleine violence verbale s'exclamer « *maintenant on ne peut plus rien dire !* » ou « *tout ça c'est politiquement correct* ».

La tradition philosophique diverge pour qualifier l'insulte. Aristote y voyait un moyen de libérer les émotions. Pour Schopenhauer, c'est l'argument ultime



Ressources en ligne

Rendez-vous sur notre site www.jdanimation.fr (rubrique *Infos*, catégorie *Ressources*) pour découvrir une sélection de ressources sur l'insulte et le juron.

quand on ne sait plus quoi dire. Certains psychologues évoquent sa vertu exutoire, rappelant qu'il vaut mieux une bonne insulte qu'un mauvais coup.

Sauf qu'il arrive que les coups suivent l'insulte, que celle-ci soit bonne ou mauvaise ! Même si je ne suis pas là pour faire la police du langage, je peux difficilement y voir autre chose qu'un impact négatif pour la vie sociale.

JDA : Quelle attitude adopter face à l'insulte ?

Laurence Rosier : Beaucoup de gens se penchent sur votre question : « *Comment réagir face à la violence verbale, comme face à toute violence ?* » Bien sûr, il y a la loi du talion « *œil pour œil, dent pour dent* » : insulte contre insulte. Je ne pense pas que ce soit la meilleure des méthodes. Il y a aussi le silence et le mépris. Mais il est très difficile de ne pas réagir quand on se sent agressé, humilié, rabaissé.

L'autre solution, c'est le dépôt de plainte, confiant à la justice le soin de réparer l'affront, par la condamnation.

Et puis, il y a la réplique cinglante, la répartie spirituelle, le trait d'esprit. Mais tout le monde n'est pas Cyrano de Bergerac qui, dans sa fameuse tirade du nez, tourne en dérision l'insulte qui lui est faite en trouvant toutes les formulations ridiculisant son nez trop long. Mon modèle est quand même Christiane Taubira, répondant à l'insulte dans l'hémicycle lors du débat sur le mariage pour tous par un poème. Encore faut-il disposer d'un alexandrin en réserve ! ▶

**Propos
recueillis
par Jacques
Trémintin**

